

Sophie Ménard  
Université de Lorraine

Démon de midi et crime caniculaire.  
*La Petite Roque* de Maupassant

**L**a *Petite Roque*<sup>1</sup> de Maupassant, publiée en 1885, est l'histoire d'un crime, perpétré par le maire d'un village normand, M. Renardet, qui viole et assassine une paysanne, la petite Roque, âgée de douze ans. Après le meurtre, il est hanté par sa victime et finit par se suicider pour échapper à la hantise. Notre propos est de montrer que ce texte valorise une continuité entre les frontières de la nature et la culture<sup>2</sup>, du domestique et du sauvage, des mondes des morts et des vivants, et, enfin, de la jeunesse et de la vieillesse. Cette porosité est le signe d'un ensauvagement propre aux franchissements des passages dangereux de l'existence. Nous faisons

---

1. Guy de Maupassant, *La Petite Roque, Contes et nouvelles*, Gallimard-NRF, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2009, p. 618-650.

2. Voir sur la porosité des limites entre nature et culture, Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard-NRF, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, p. 19-57.

alors l’hypothèse que le crime est la suite funeste, mais logique, d’une série de passages rituels ratés suscitant un désordre généralisé, que le retour de la morte redouble et symbolise. Récit de revenant et de hantise, cette nouvelle se caractérise par une riche interdiscursivité culturelle synthétisant et synchronisant les multiples formes de l’ensauvagement masculin<sup>3</sup>.

Retraçons les circonstances du crime<sup>4</sup>. Relatant « l’horrible jour » qui l’a conduit à tuer, Renardet explique que, ne se sentant pas bien, « il était resté dans sa chambre jusqu’à l’appel du déjeuner. Après le repas, il avait fait la sieste; puis il était sorti vers la fin de l’après-midi<sup>5</sup> » où il rencontre la petite Roque sur le bord de la Brindille. On le sait, l’homme qui s’endort à l’heure fatidique du midi est sujet, lorsqu’il se réveille, à être en proie à des fièvres dangereuses, et à être la victime des démons femelles que sont les Sirènes, les Néréides, les Nymphes, les Sphinges<sup>6</sup>. Le texte maupassantien sémiotise ce topos folklorico-mythique d’une rencontre surnaturelle entre un homme tourmenté et une jeune fille au sortir de son bain : « Il demeurait là

3. Nous travaillons présentement à une étude des formes composites du *saltus* dans le récit (voire de l’ensauvagement du récit); cet article reprend certaines de nos hypothèses préliminaires. Pour des raisons éditoriales, nous ne prendrons ici que l’exemple de Renardet. Sur le processus d’ensauvagement tel qu’étudié par l’ethnocritique, voir Marie Scarpa, « Sauvage, vous avez dit “Sauvage”? Lecture ethnocritique de *La Mère Sauvage* de Maupassant », *Littérature*, 2009, n° 153, p. 36-49; Véronique Cnockaert, « L’Empire de l’ensauvagement : *Adieu* de Balzac », *Romantisme*, n° 145, 2009, p. 37-49.

4. Pour une lecture très minutieuse de la topographie de ce crime, voir André Targe, « Topographie de la violence », *Littérature*, n° 20, 1975, p. 49-61. Pour une lecture sociocritique de *La Petite Roque*, voir Henri Mitterand, « Le récit et son discours impliqué : *La Petite Roque* de Guy de Maupassant », *Littérature*, n° 140, 2005, p. 113-124. De même, on pourra lire l’article de Francis Marcoin, qui propose une lecture axée sur l’imaginaire social de la guillotine et de la République : « Sous la hache. Lecture de “la Petite Roque” », *L’École des lettres*, II, n° 13, numéro spécial sur Maupassant, 1992-1993, p. 85-94.

5. Guy de Maupassant, *op. cit.*, p. 637. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses précédées de la mention *PR*.

6. Voir Jean-Jacques Wunenburger, « Le midi de la vie, l’imaginaire d’une crise », Danièle Chauvin [dir.], *L’imaginaire des âges de la vie*, Grenoble, Ellug, 1996, p. 214; Roger Caillois, *Les Démons de midi*, Saint-Clément-la-Rivière, Fata Morgana, 1991, p. 62-63.

[...] comme si une fée impure eût fait apparaître devant lui cet être troublant et trop jeune, cette petite Vénus paysanne, née dans les bouillons du ruisseau, comme l'autre, la grande, dans les vagues de la mer. » (*PR*, p. 638). Or, au contraire des contes et des lais où le héros fait la connaissance de sa future épouse près d'une rivière et dans une forêt, et différemment des mythes où le malheur s'abat sur les imprudents qui surprennent « une nymphe ou une déesse en train de se baigner<sup>7</sup> », le renard de la nouvelle de Maupassant succombe à la « force irrésistible » (*PR*, p. 639) de son démon intérieur. Si le texte naturalise la rencontre merveilleuse en la transformant en viol et en désenchantant la magie de cette Vénus, réduite à n'être qu'une version locale de la « grande » déesse de l'amour, il lui emprunte néanmoins son folklore des eaux<sup>8</sup>. En effet, la petite Roque, symbolisée métonymiquement par les objets de la couturière (le couteau d'enfant, le dé à coudre et l'étui à aiguilles retrouvés près de son cadavre), est bien une Parque, qui file le destin. Son bain rituel l'associe non seulement à Vénus, mais également à Mélusine : les motifs du sang, de la nudité, de l'eau, de la tour et du vol des vêtements appartiennent au réseau mythologique de la fée de Lusignan. De même, elle s'apparente aux multiples fées des eaux, les ondines, Circé, ou encore la Lorelei, cette nymphe aquatique qui apparaît sous la forme d'une jeune fille « dont la beauté et les charmes tournent la tête à tous les jeunes gens, aux hommes et même aux vieillards<sup>9</sup> » et dont le nom signifiant « rocher de perdition<sup>10</sup> » fait écho à celui de la petite Roque. Rappelons que le récit se termine

7. Philippe Ménard, « L'heure de la méridienne dans la littérature médiévale », Nadine Henrard, Paola Moreno, Martine Thiry-Stassin [dir.], *Convergences médiévales : épopée, lyrique, roman. Mélanges offerts à Madeleine Tyssens*, Bruxelles, De Boeck Université, 2001, p. 338.

8. D'autres rencontres amoureuses ou passionnelles survenant « au bord de l'eau » apparaissent chez Maupassant, notamment dans sa poésie. Voir « Au bord de l'eau » et « Vénus rustique ».

9. Alois Henninger, « Le Rocher de Lurlei et Lorelei », *Le Rhin et ses bords depuis les sources du Rhin jusqu'à la mer*, Paris, Scriba frères, 1857, p. 311.

10. Charles Schoebel, « Lorelei », *Actes de la société philologique*, vol. 15, 1885, p. 109.

sur la mort de Renardet, qui, « pareil à un nageur », s'élançe du haut de sa tour hantée, tombe dans la rivière et se fracasse le crâne sur une roche.

Le récit reconfigure non seulement cet imaginaire aquatique, mais également le complexe symbolique de l'apparition du démon de midi associé ici à la chaleur caniculaire. C'est en effet sous « l'ardent soleil de juillet » (PR, p. 622) que se déroule le crime<sup>11</sup> :

Mais, dès qu'il fut dehors, l'air lourd et brûlant de la plaine l'oppressa davantage. Le soleil, encore haut dans le ciel, versait sur la terre calcinée, sèche et assoiffée, des flots de lumière ardente. Aucun souffle de vent ne remuait les feuilles. Toutes les bêtes, les oiseaux, les sauterelles elles-mêmes se taisaient. [...] Il lui semblait qu'une main inconnue, invisible, lui serrait le cou [...]. Seule une pensée vague le hantait depuis trois mois, la pensée de se remarier. (PR, p. 637)

Ce jour-là, Renardet, après avoir eu « plusieurs de ces visions obsédantes », ressent le besoin d'aller « respirer la brise fraîche et calmante » et « le désir [...] de se baigner dans la Brindille pour se rafraîchir et apaiser l'ardeur de son sang » (PR, p. 638)? N'est-il pas ensauvagé par la fureur du sang noir qui est de nature sexuelle<sup>12</sup>? Ne dit-on pas dans les campagnes françaises que « le sang est trop agité pendant les chaleurs<sup>13</sup> »? Les premiers jours du mois de juillet, appelés « les jours au chien », sont d'ailleurs frappés d'un interdit de travail et de baignade<sup>14</sup>. Comme le confirment les ouvrages astronomiques et scientifiques publiés tout au long de ce siècle positiviste, une partie de la population croit fermement « aux influences malignes

11. De même, la découverte du corps est placée sous un chaud soleil, dont la chaleur est pour Renardet intolérable : « "J'ai rudement chaud", dit le maire. Et, se baissant vers la Brindille, il y trempa de nouveau son mouchoir qu'il remplaça encore sur son front. » (p. 623)

12. Bertrand Hell, *Le sang noir. Chasse et mythe du sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1994, p. 119.

13. *Ibid.*, p. 136.

14. Charles Beauquier, « Les mois en Franche-Comté. Juillet », *Revue des traditions populaires*, 14<sup>e</sup> année, t. XIV, n° 7, juillet 1899, p. 443.

des canicules<sup>15</sup> ». Camille Flammarion écrit à propos de l'étoile du chien, Sirius, devenue synonyme « des grandes chaleurs de l'été », que cette période placée sous son regard maléfique a « le privilège de donner la rage aux chiens et la fièvre aux humains<sup>16</sup>. » C'est d'ailleurs le saint caniculaire Roch (Roque) qui a pour vertu de guérir de la rage et de la peste, données par les « flèches brûlantes du soleil<sup>17</sup> ». Enfin, rappelons, avec l'ethnologue Bertrand Hell, que

la *virtus* singulière de la semence masculine porte la marque indéniable de la chaleur du Soleil. [...] Temps de l'embrassement de la terre, la saison caniculaire correspond à une phase d'ensemencement viril. [...] La rétention du sperme se conjuguant à l'excès de chaleur n'est-elle pas en mesure de provoquer une calcination de la bile noire des plus funestes<sup>18</sup>?

Le récit maupassantien actualise ce système de créances caniculaires, car il fonctionne en homologie avec le statut socio-culturel de Renardet.

15. Gabriel Dallet rappelle les « préjugés » « enracinés dans l'esprit du public » : « la croyance aux influences malignes des canicules est de même établie; selon les uns, ce sont les fièvres qui sévissent à cette époque; suivant les autres, c'est un moment redoutable où les maladies se font le plus généralement sentir. » (« Astronomie. La Canicule », *La Science illustrée*, t. 6, second semestre, 1890, p. 114). Comme l'écrit également Louis Bautain, « le temps de la canicule met en général les hommes dans une mauvaise disposition; il remue la bile, dérange les voies digestives, et rend par là plus irritable. Aussi est-ce ordinairement à cette époque qu'éclatent les mauvais desseins et les ressentiments longtemps comprimés, les passions accumulées, les volontés refoulées. C'est le temps des perturbations morales [...]. » (*Philosophie morale*, t. I, Paris, Dezobry, E. Magdeleine et cie et Ladrance, 1842, p. 181). Enfin, Pierre Larousse note : « on connaît l'influence funeste que nos pères attribuaient à la canicule, et qu'on lui attribue encore de nos jours. » (*Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. III, Paris, Administration du Grand Dictionnaire universel, 1867, p. 264.)

16. Camille Flammarion, « Sirius, le grand chien », *Les Étoiles et les curiosités du ciel*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1882, p. 472. Sirius a fasciné les astronomes du XIX<sup>e</sup> siècle, car cette étoile est la plus lumineuse du ciel européen.

17. Claude Gaignebet et Jean-Dominique Lajoux, *Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 71.

18. Bertrand Hell, *op. cit.*, p. 271.

En effet, Renardet est, au moment du crime, en grand deuil :

Depuis la mort de Mme Renardet, il souffrait sans cesse sans bien comprendre pourquoi [...]. Il était veuf depuis six mois à peine et il cherchait déjà dans les environs quelle jeune fille ou quelle veuve il pourrait épouser lorsque son deuil serait fini. (PR, p. 638)

Notons que les deux seules figures féminines du récit sont précisément une jeune fille, la petite Roque, et une veuve, la mère Roque... Pour une lecture ethnocritique, cet état particulier du grand deuil, qui se réfère à une culture de la mort, indique un statut de transition associé dans les rites de passage à l'étape de marge<sup>19</sup>. Renardet est en dehors de l'amour, dans un état liminaire où les mondes des vivants et des morts sont poreux<sup>20</sup>. Tourmenté par des images sensuelles, ce jeune veuf, âgé de quarante ans, est en train de subir le démon du midi, compris comme un retour d'âge. Précisément, l'homme à l'âge critique est, selon l'ethnologue Véronique Moulinié, « en proie aux agitations de [son] sang » et « aux désordres de [sa] sexualité<sup>21</sup> ». Le veuvage est donc vécu pour Renardet comme une inactivité sexuelle qui s'accorde mal des rythmes du corps masculin et des saisons.

19. Rappelons que la logique séquentielle du rite de passage, selon Arnold Van Gennep, est tripartite : la phase de séparation où l'individu est séparé de son groupe; la phase de marge où le sujet liminaire change d'état et fait l'expérience de l'ensauvagement; enfin, la phase d'agrégation où l'initié est réintégré dans le groupe. (Voir *Les Rites de passages*, Paris, Picard, 1988 [1909].)

20. Voir à ce sujet, Robert Hertz, « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort » (*Année sociologique*, première série, tome X, 1907), *Sociologie religieuse et folklore* (Paris, Presses universitaires de France, 1970, [1928]) et Van Gennep qui écrit : « Pendant le deuil, les vivants et le mort constituent une société spéciale, située entre le monde des vivants d'une part et le monde des morts de l'autre, et dont les vivants sortent plus ou moins vite selon qu'ils étaient plus étroitement apparentés au mort. » (*Les Rites de passages*, op. cit., p. 211.) On comprend que, durant cet état particulier, les vivants associés au défunt soient souvent hantés, comme Renardet.

21. Véronique Moulinié, *La chirurgie des âges. Corps, sexualité et représentations du sang*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 1998, p. 251. Ou comme l'écrivit Saint-Beuve, dans ses *Poisons*, « il vient un âge critique pour les hommes, après l'âge de la création et de l'invention féconde passée. Ils tournent les uns à l'aigre et au sur, les autres au fade et au douceâtre, et d'autres au grossier. H. est dans ce cas; il a tourné au cyclope. » (*Mes poisons*, Paris, Union générale d'éditions, 1965 [1869], p. 53.)

Dès lors, on peut retracer une triple causalité à l'accès de sauvagerie et à la fureur érotique passagère de Renardet : une causalité météorologique et saisonnière (la canicule), une causalité biologique (le retour d'âge), une causalité socio-culturelle (le veuvage). Ces trois causalités sont, sur le plan symbolique, intimement liées à une rage caniculaire<sup>22</sup> : aux « flots de lumière ardente » du soleil lui-même « ardent » répond « l'ardeur du sang » de Renardet. Par le truchement de connecteurs et de motifs reconnus par la tradition (le sommeil à midi, la nature caniculaire, l'absence de vent, la chaleur écrasante, le sang réchauffé, le désir sexuel), le texte associe l'ardeur mauvaise de l'étoile de Sirius et l'apparition d'une fée des eaux à une crise du passage, vécue comme une période d'ensauvagement du sang. Il s'agit bien de l'âge critique qui est le dernier soubresaut d'une virilité en train de s'éteindre et qui se caractérise par « une poussée des pulsions sexuelles<sup>23</sup> ». Relisons le texte maupassantien :

Il avait une âme chaste, mais logée dans un corps puissant d'Hercule, et des images charnelles commençaient à troubler son sommeil et ses veilles. Il les chassait; elles revenaient; et il murmurait par moment en souriant de lui-même : « Me voici comme saint Antoine ». (PR, p. 638)

Faut-il rappeler qu'à midi, sous la pleine chaleur du soleil, saint Antoine voit un hippocentaure<sup>24</sup>? Dans tous les cas, les images sensuelles chassées qui ne cessent de revenir suggèrent que Renardet

22. Les dates correspondant à la temporalité populaire de la canicule sont plus ou moins variables durant le XIX<sup>e</sup> siècle; selon Dallet, elle dure du 12 juillet au 23 août. (Gabriel Dallet., *op. cit.*, p. 114), pour d'autres, elle commence le 25 juillet et se termine le 22 août. Notons que la découverte du corps de la Petite Roque a lieu en juillet (p. 622), les recherches durent tout l'été (p. 631). Et comme les saints caniculaires (Bertrand Hell, *op. cit.*, p. 149), Renardet veille sur son chien Micmac.

23. Pierre-Henri Galier, *La sexualité après cinquante ans*, Paris, Balland, 1973, p. 51; cité par Véronique Moulinié, *op. cit.*, p. 230.

24. Roger Caillois, *op. cit.*, p. 86-87. Philippe Walter écrit : « L'hippocentaure apparaît à midi; c'est évidemment un démon du midi [...]. La nature caniculaire de ces créatures s'accorde bien avec leur lieu habituel de résidence : les étendues arides du désert. On notera qu'Antoine est à leur image. Il a élu domicile dans un fort abandonné infesté de reptiles et dans un désert aride. » (« Antoine, le



est déjà hanté avant le crime, soit avant le retour de la revenante. Le texte maupassantien raconte qu'être hanté par des fantômes sexuels ou encore par une jeune fille, c'est être atteint par le démon de midi, c'est être en proie à l'âge critique.

Le démon de l'insolation est un démon de la croisée des destins, midi étant l'heure où le soleil est à son point culminant et où l'ombre a disparu. Précisément, la jeune fille et le veuf forment ensemble « les signes contraires de la croissance et du déclin » à l'image de la mythologie du midi et du soleil au zénith<sup>25</sup>. La petite Roque et Renardet constituent, en effet, les deux pôles de la sexualité et des êtres sexués. L'une, « presque mûre » (*PR*, p. 638) dont le sexe apparaît, est dans une phase ascendante; l'autre, trop mûr dont le sexe disparaît, est dans une phase descendante : au cœur de ces processus féminin et masculin se trouve la même problématique d'un trouble du sang et de la sexualité. Qui plus est, le temps symbolique du retour d'âge est celui d'un retour en arrière qui a pour effet de créer une coexistence de la vieillesse et de la jeunesse. Plus spécifiquement, « le démon du midi [...] ramène [l'homme mûr] vers l'agitation passionnelle désordonnée propre à l'adolescence<sup>26</sup> ». L'homme au midi de sa vie est non seulement hors du temps, mais « il aime de manière sauvage, anormale<sup>27</sup>. » Or, du point de vue culturel, le veuf partage avec la jeunesse masculine plusieurs points de rencontre : il n'a pas de

---

centaure et le Capricorne du 17 janvier », Philippe Walter [dir.], *Saint-Antoine entre mythe et légende*, Grenoble, ELLUG, 1996, p. 123.) Notons également que saint Antoine a pour pendant saint Christophe dont la fête, le 25 juillet, marque souvent le début de la canicule. Comme l'écrit Walter, « calendairement parlant, la fête de saint Antoine se place symétriquement à six mois de la fête de saint Jacques de Compostelle (ou de saint Christophe). [...] Antoine et [Christophe] se situent calendairement aux deux portes de la Voie lactée : ils nous renvoient à un seul et même mystère : le voyage initiatique des âmes. » (*Ibid.*, p. 132). Médiateurs entre le monde de l'ici-bas et celui de l'au-delà, luttant incessamment contre les démons et autres incarnations de l'homme sauvage, Antoine et Christophe sont des figures psychopompes, comme Renardet, pourrait-on dire, qui a le don de voir une revenante.

25. Roger Caillois, *op. cit.*, p. 97.

26. Véronique Moulinié, *op. cit.*, p. 232.

27. *Ibid.*, p. 259.



« définition statutaire stable » et il occupe socialement une « place instable<sup>28</sup>. » Est-il dès lors étonnant de retrouver dans le texte des indices d'une initiation masculine ratée qui s'apparente à un retour en jeunesse? L'initiation à la virilité pour les jeunes garçons passe par un ensauvagement où ils apprennent à « “faire couler” le sang, littéralement et symboliquement parlant<sup>29</sup> ». Il y a dans le portrait de Renardet, qui partage une « communauté des destins ontologiques<sup>30</sup> » avec le goupil (voire avec le Renart du célèbre roman médiéval), une forme de sauvagerie :

Homme d'énergie et même de violence, [...] plein d'instincts sauvages de chasseur et de batailleur, il ne comptait guère la vie humaine [...]. Tuer quelqu'un en duel, ou à la guerre, ou dans une querelle, ou par accident, ou par vengeance, ou même par forfanterie, lui eût semblé une chose amusante et crâne, et n'eût pas laissé plus de traces en son esprit que le coup de fusil tiré sur un lièvre. (PR, p. 640-641)

Ne distinguant pas le sang versé de la chasse, de la guerre et du meurtre, Renardet confond précisément, comme un jeune garçon, les symboliques qui fondent l'accession à la masculinité : en effet, l'apprentissage de la virilité « s'efforce, comme l'écrit Yvonne Verdier, de tracer la frontière entre la chasse et le meurtre, le meurtre et la guerre, actes sanglants dont la connaissance et la pratique font du jeune homme un homme<sup>31</sup>. » Faut-il se surprendre, dans ces conditions, que Renardet mélange également viol, prostitution et remariage? Étant incapable de contrôler l'ensauvagement ni du sang ni du sexe, il maîtrise mal sa puissance virile, ce qui nous semble

28. Claude Karnoouh, « Le Charivari ou l'hypothèse de la monogamie », Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt [dir.], *Le Charivari. Actes de la table ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977) par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et le Centre Nationale de la Recherche Scientifique*, Paris, La Haye, New York, École des Hautes Études en Sciences Sociales et Mouton Éditeur, 1981, p. 40.

29. Marie Scarpa, *L'Éternelle jeune fille*, op. cit., p. 201.

30. Philippe Descola, op. cit., p. 195.

31. Yvonne Verdier, *Coutume et destin*, Paris, Gallimard-NRF, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1995, p. 222.

être une des caractéristiques de l'âge critique, dont parle ce récit : le quadragénaire s'apparente ainsi à un jeune garçon, qui a mal franchi les étapes initiatiques du sang.

Travaillé par l'âge du midi, dans un temps qui superpose la vieillesse et la jeunesse, Renardet va violer une jeune fille qui est en âge d'être sa propre fille. Cette double rupture dans l'ordre du temps et des âges reproduit la structure de la nouvelle qui se caractérise par des décalages temporels et qui est construite sur une logique de l'empiètement des temps. En effet, elle fonctionne en homologie avec « la crise du midi [qui] est pensée comme une forme de rencontre entre deux temps différents, deux histoires opposées, qui se succèdent et se touchent donc en un milieu<sup>32</sup> ». Commencant le lendemain du crime, la première partie dure deux jours qui correspondent à la découverte du corps et au début de l'enquête. La deuxième partie condense un temps plus long qui évoque les « recherches [qui] durèrent tout l'été » (PR, p. 631) et l'automne où Renardet tente de se suicider. À ce moment, le récit effectue un retour en arrière qui s'apparente à une superposition temporelle, ou comme l'écrit Louis Forestier à une « surimpression<sup>33</sup> » : « sa pensée, malgré lui, *retournait* au jour du meurtre, et le lui faisait *recommencer* dans ses détails les plus secrets. » (PR, p. 637, nous soulignons). Comme Renardet, le récit effectue un saut temporel et saisonnier sous la forme d'un passage de l'automne à l'été. Il y a bien une actualisation temporelle et structurale de la métaphore de « l'automne de la vie », qui signifie l'âge critique et qui se réfère à une conception attestée au XIX<sup>e</sup> siècle des rapports entre les âges et les saisons<sup>34</sup>. Comme un retour d'âge qui est une sorte de flashback biologique, le récit

---

32. Jean-Jacques Wunenburger, *op. cit.*, p. 218.

33. Louis Forestier, « Notes » sur *La Petite Roque*, Pl., t. II, p. 1522.

34. Véronique Moulinié, *op. cit.*, p. 282. Voir par exemple, l'ouvrage du chirurgien Victor Pauchet, *L'Automne de la vie. L'Homme et la femme à l'âge critique*, Paris, J. Olivent, 1932. Voir également Alain Charraud, « Analyse de la représentation des âges de la vie humaine dans les estampes populaires du XIX<sup>e</sup> siècle », *Ethnologie française*, t. I, n° 1, 1971, p. 59-78.

fait retour sur lui-même. Sa segmentation temporelle se colle donc au temps biologique et saisonnier du retour d'âge, présentant deux temps qui se chevauchent et qui coexistent : la temporalité narrative coïncide avec un temps particulier de la marge et du passage<sup>35</sup>.

Concluons : midi est une « heure du passage » où, comme l'écrit Roger Caillois, « le soleil paraît s'arrêter [...] au milieu de sa course, phénomène qui accentue la réalité de cet *instant* comme heure de passage et qui justifie qu'il soit nommé l'heure immobile<sup>36</sup>. » Ainsi, prisonniers d'un passage immobile, voire suspendus et figés sur la frontière du midi, la jeune fille morte avant l'heure et le veuf en proie au démon caniculaire sont des mal-passés. Le texte de Maupassant met en scène deux « retournants<sup>37</sup> » : Renardet et la petite Roque sont à des tournants de la vie, c'est-à-dire à l'âge des passages critiques. Ce sont également deux vies qui n'ont pas pris le bon tournant, deux vies déviées qui sont condamnées à retourner errer sur les lieux du tournant/passage raté. C'est ce que nous appelons avec les ethnologues des « vies à l'envers », des vies qui se retournent sur elles-mêmes, qui sont inversées<sup>38</sup>. La petite Roque revient de

35. La nouvelle de Maupassant est d'ailleurs structurée par de multiples retours, tant du point de vue de sa structure temporelle, de la construction anthropologique de ses personnages que de son interdiscursivité. En effet, elle s'inscrit dans la lignée des récits traditionnels de retour de mauvais morts. L'intertextualité avec *Le Roman de Renart* est aussi à noter comme une forme de retour du Moyen Âge féodal dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, l'axiologisation politique du texte est également structurée par des retours, notamment liés à l'Ancien Régime. Renardet provient en effet d'une « bourgeoisie presque noble qu'on rencontrait souvent dans les provinces avant la Révolution » (p. 620), qu'on pourrait donc qualifier comme sise dans un entre-deux social problématique en ce XIX<sup>e</sup> siècle hanté par le retour de la vieille noblesse émigrée. Rappelons que cette dernière, à partir de la Restauration, revient, comme un fantôme, prendre possession de ses châteaux spoliés (Voir sur ce sujet, Stéphanie Saugé, *Histoire des maisons hantées. France, Grande-Bretagne, États-Unis, 1780-1940*, Paris, Tallandier, 2011, p. 105-112). La bourgeoisie serait-elle, elle aussi, dans son démon du midi?

36. Roger Caillois, *op. cit.*, p. 58.

37. George Sand, « Les trois hommes de pierre », *Légendes rustiques*, Bibliothèque électronique du Québec, coll. « À tous les vents », vol. 73, version 1.01, p. 65-66. <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/sand-legendes.pdf>

38. Voir Marie Scarpa, « Le Personnage liminaire », *Romantisme*, n° 145, 2009, p. 25-35.

l'au-delà pour hanter son meurtrier et pour lui signifier, tel un intersigne, sa mort prochaine. Psychopompe, elle est une préposée maléfique à la médiation et au passage. Renardet, de son côté, subit un accablant retour d'âge, sous la forme d'une virilité mal maîtrisée, et ne cesse de faire retour sur les lieux du crime qu'il hante à sa manière. On le voit, la lecture de type ethnocritique s'intéresse à la construction proprement culturelle des personnages, des espaces et du temps. Le conglomérat d'embrayeurs liés au démon de midi et à l'ensauvagement caniculaire sur lesquels repose le récit suggère que ces substrats folkloriques, reconfigurés par l'écriture maupassantienne, forment une matrice culturelle structurant la nouvelle. Ainsi, la « sémiotique du naturel<sup>39</sup> » qui traverse le texte — la chaleur de juillet, les arbres émasculés, le souffle du vent qui s'arrête, etc. — est culturellement définie : ce n'est pas n'importe quelle nature, c'est celle de la canicule, traditionnellement et narrativement construite comme le moment du retour des morts et de l'apparition du démon de midi. Dès lors, ces motifs ne sont pas que des éléments résiduels, archaïques, voire dé-historisés; au contraire ils dynamisent le modèle narratif en ajoutant une ethnochronologie véhiculant des créances, attestées au XIX<sup>e</sup> siècle, liées aux gués dangereux du passage du temps, qu'il soit saisonnier (la canicule), biologique (l'âge critique et la puberté) ou symbolique (le temps du deuil et du retour des morts). Ils servent donc non seulement à évoquer un tabou du siècle — l'âge critique masculin —, mais également à dire la présence du sauvage dans le civilisé et dans le proche, la proximité de l'étranger du dedans et enfin la renardie d'une bourgeoisie prise à son propre piège.

---

39. Henri Mitterand, *op. cit.*, p. 118.